

La société industrielle comme extermination

Baudouin de BODINAT

La Vie sur Terre

Réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes.

Tome premier (Editions de l'Encyclopédie des nuisances, 1996.)

Jean-Marc MANDOSIO

Après l'effondrement.

Notes sur l'utopie néotechnologique

(Editions de l'Encyclopédie des nuisances, 2000.)

LA vie sur Terre, c'est le dernier cercle de l'Enfer des hommes, celui où " l'économie " a " achevé l'extermination de cet autrefois du monde humanisé ", celui de " ces heures velléitaires que presse notre inquiétude, cette vacuité dont on s'accuse et [qui] ne sont pas de notre fait, mais de jours sans substance, d'un temps volatil qui se dissipe sans laisser de dépôt, d'un temps stérile qu'on dirait purement chronométrique et dont l'économie seule règle le débit ". Derrière ces " heures factices et vides ", la nostalgie d'un temps où " le repos de l'âme " supposait " un univers durable autour de soi ".

Il est de bon ton, dans ce monde de l'éternel présent, de moquer le regret, de le ranger au musée virtuel des archaïsmes, d'en faire le signifiant définitif d'une pensée réactionnaire. Beaudouin de Bodinat se revendique du vieux principe d'Adorno qui propose de se saisir des arguments réactionnaires pour les mettre à disposition de la pensée critique. C'est ainsi qu'il énonce ce jugement d'évidence : " Pour juger le progrès, il ne suffit pas de connaître ce qu'il nous ajoute, il faut encore tenir compte de ce dont il nous prive. "

" Ce n'est pas la nouveauté qui nous désenchant, écrit Bodinat, c'est au contraire le règne fastidieux de l'innovation, de la confusion incessamment renouvelée [...], c'est l'autoritarisme du changement qui s'étonne de nous voir encore attachés à la nouveauté qu'il recommandait hier, quand il en a une autre à nous imposer et qui empile à la va-vite ses progrès techniques les uns sur les autres sans faire attention que nous sommes là-dessous. " Ce qui est en route sous nos yeux, dans cette vie sur Terre que nous expérimentons, c'est la mort, c'est-à-dire " la reproduction et le continuel élargissement de la dépendance du genre humain à la vie mécanisée jusqu'à rendre son règne définitif ". Et, en effet, tout s'emboîte dans ce puzzle du désastre : " La domination produit les hommes dont elle a besoin, c'est-à-dire qui aient besoin d'elle ".

Le dernier objet de conquête n'est autre que la part du rêve. Tout est bon pour s'en saisir. " L'homme affaibli ne peut pas imaginer autrement son existence pour la raison que ce sont désormais les images qu'on lui projette[...] qui lui tiennent lieu d'imagination de la vie possible. " Et tout est à l'avenant. Il faut des pauses pour continuer, des respirations avant de s'immerger encore dans la description du cloaque qui nous sert de monde. Il faut du nerf aussi pour ne pas céder à l'horreur verbalisée par Bodinat et y trouver ce surplus de révolte contre l'époque, toujours nécessaire.

Après l'effondrement, de Jean-Marc Mandosio, relève de la description minutieuse, raisonnée et argumentée des illusions et des nuisances de l'idéologie néotechnologique. L'auteur reprend l'exemple de la TGBNF Tolbiac qu'il avait déjà disséqué dans *l'Effondrement*¹, en le prolongeant. " Ceux qui attendent que la société industrielle s'effondre autour d'eux risquent bien davantage d'avoir à subir leur propre effondrement, car cet effondrement, qui est déjà presque achevé, n'est pas celui du "système technicien", mais de la conscience humaine et des conditions objectives qui la rendent possible. " Autrement dit, et en plus ramassé, c'est presque fait, et l'espace de la raison, " le seul point fixe sur lequel nous puissions nous fonder ", tient dans ce " presque ".

Pour Mandosio, la néotechnologie est bien une idéologie, c'est-à-dire " un processus d'autovalidation fonctionnant en circuit fermé, ce qui l'apparente à une religion ". Il y a des lustres qu'on nous le dit : l'avenir, radieux, finira par être interactif. Or, c'est désormais là, sous nos yeux. On a fini par s'accoutumer aux nuisances du monde. Mandosio résume à la perfection : " Qu'une adaptation subie devienne en quelques mois [la TGBNF] une adaptation revendiquée et quasiment ludique – il s'agit de faire preuve d'ingéniosité, de "ruser" avec la machine – est un symptôme assez inquiétant de la transformation de l'humanité post-moderne en post-humanité. "

L'exemple de la TGBNF, c'est vrai, est éclairant. Il prouve surtout que " le malheur des temps aidant, la

¹ Jean-Marc Mandosio, *l'Effondrement de la Très Grande Bibliothèque Nationale de France* (Editions de l'Encyclopédie des nuisances, 1999).

gestion de l'après-catastrophe constitue désormais une discipline en pleine expansion ". Il introduit parfaitement le reste de l'ouvrage dont le point central est précisément " *cette politique de la terre brûlée* " qui préside à l'effondrement.

Il a fallu du temps pour que " *les propagandistes actifs de la néotechnologie* " aient raison des résistances, ou plutôt – les résistances ayant été finalement très faibles – de la passivité et de l'apathie. Il a fallu que les chiens de garde et " *autres clones interchangeable de la postmodernité philosophique* " adoptent le point de vue du capital et militent, chacun à leur façon mais tous ensemble, à légitimer " *ce meilleur de tous les mondes possibles* " où " *la soumission est devenue une seconde nature* ". Mandosio précise : " *On devine que le cyber-totalitarisme ne dérange pas outre mesure des esprits si bien façonnés par des années de servitude intellectuelle.* "

Dans une " *description sommaire de la faune intellectuelle et de la flore médiatique de la région de Paris* " qui occupe le second chapitre du livre, Mandosio se penche sur cet " *asservissement des élites "intellectuelles"* " et sur leur " *actuelle soumission à l'idée d'une "Providence électronique"* ". On savait, rappelle-t-il opportunément, que les journalistes étaient payés pour " *ne pas penser* " ; on savait moins que " *ceux qui ont le très rare privilège d'être payés pour penser* " s'en abstenaient à ce point par " *incapacité* " ou par " *autocensure* ". La liste est longue de ces progressistes de la conscience mystifiée : on y trouve des " *jargonneurs déments* ", des " *sophistes* " du point de vue, des " *charlatans* " auto-légitimés et un Bourdieu à la gauche du néant. Mandosio tire dans les coins avec précision. Ses cibles : " *la position caractéristique du mensonge contemporain, qui est de dénoncer ce à quoi l'on participe, ou (ce qui revient au même) de participer à ce que l'on dénonce* " ; " *la logique de la médiatisation* " entraînant nécessairement " *la simplification et la déformation du message que l'on souhaitait faire passer* " ; cette " *attitude dominante de notre époque, où il est de bon ton de vouloir une chose et son contraire, en prenant la pose du réfractaire sans mépriser pour autant les avantages qu'offre l'intégration* ".

Le " *conditionnement néotechnologique* " – titre du troisième chapitre – fait le reste : ce qu'on nous donne à vivre serait inéluctable, une sorte de " *destin du monde contemporain* ". Jacques Ellul – qui mériterait d'être relu, ou simplement lu, à la lumière aveuglante de notre monde électronique – parlait, en son temps, de " *bluff* " technologique et en précisait l'enjeu : la dépossession de l'humain par la transfiguration de son imaginaire, " *la disparition de la nature et son remplacement par un monde artificiel* ". Mandosio reprend cette analyse en la précisant : " *Si la technologie apparaît aujourd'hui comme une force irrésistible, un destin, c'est avant tout parce que ses promoteurs ont su la rendre en grande partie irréversible (la nucléarisation en est l'exemple le plus évident).* "

Depuis quelque quinze ans maintenant, les Editions de l'Encyclopédie des nuisances s'attachent à décrypter la misère de l'époque. Debord y voyait une " *entreprise littéraire* " spécialisée dans la " *répétition circulaire du blâme généralisée* " et précisait, stratège et grandiloquent : " *Le travail de la critique révolutionnaire n'est assurément pas d'amener les gens à croire que la révolution deviendrait impossible.* " ² Soit. On préférera retenir, ici, cette indirecte réponse de René Riesel : " *Il faut commencer par admettre que jamais, depuis les origines de la société industrielle, les temps n'ont été plus défavorables à un soulèvement révolutionnaire. Il faut ensuite dire pourquoi. Et trouver le moyen de le faire entendre en dépit du théâtre d'ombres auquel tout ça veut borner notre horizon.* " Et d'ajouter : " *Les radicaux, eux n'ont d'autre choix que de livrer leurs opinions propres. Il leur faut admettre ouvertement qu'ils ne fondent leur cause sur rien d'autre que leur dégoût de la survie imposée par cette organisation sociale et leur envie de la renverser... Le vieux monde c'est toujours le monde moderne. Ce n'était pas "mieux" avant son nihilisme. C'est juste pire maintenant.* " ³

Marcel Leglou

² Jean-François Martos, *Correspondance avec Guy Debord* (Le fin mot de l'Histoire, 1998).

³ René Riesel, *Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée et la dégradation des espèces* (Editions de l'Encyclopédie des nuisances, 1999).

